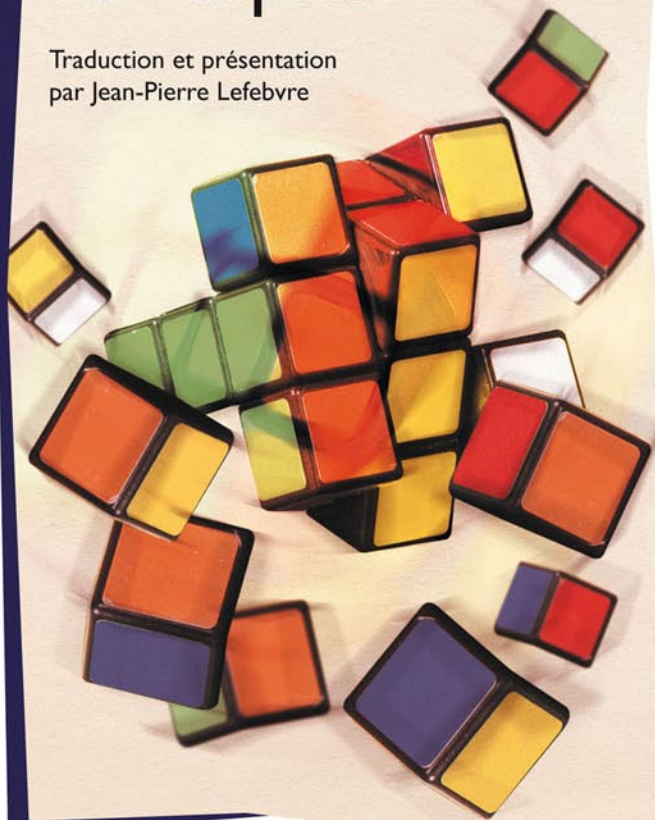


Hegel

Phénoménologie de l'esprit

Traduction et présentation
par Jean-Pierre Lefebvre



Extrait de la publication



Hegel

Phénoménologie de l'esprit



La *Phénoménologie de l'esprit* n'est pas seulement un ouvrage décisif dans l'histoire de la philosophie: c'est aussi, aux côtés du théâtre de Shakespeare ou de *La Divine Comédie* de Dante, l'une des œuvres majeures de la culture occidentale. Achevée dans l'urgence, parue en 1807 dans une Europe agitée par les guerres napoléoniennes, elle eut un succès tardif: en France, il fallut attendre le ^{XX}^e siècle pour qu'on reconnût en elle le sommet de la philosophie idéaliste allemande – à la fois une remémoration dense et fulgurante de toute la philosophie, et le début d'une nouvelle façon de penser la vie, l'histoire et la pensée elle-même.

La présente traduction restitue la dynamique poétique propre à ce moment où s'expose pour la première fois la démarche dialectique de Hegel: en s'attachant à préserver l'économie et la fluidité singulières de la langue de l'auteur, elle offre une nouvelle lecture de ce texte capital.

Traduction, présentation, notes, annexes,
chronologie et bibliographie par Jean-Pierre Lefebvre

Texte intégral

Illustration:
Virginie Berthemet
© Flammarion


Extrait de la publication
Flammarion

PHÉNOMÉNOLOGIE
DE L'ESPRIT

*Du même auteur
dans la même collection*

PRÉFACE DE LA PHÉNOMÉNOLOGIE DE L'ESPRIT (édition bilingue,
traduite et présentée par Jean-Pierre Lefebvre).

PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE DU DROIT (édition traduite et pré-
sentée par Jean-Louis Vieillard-Baron).

HEGEL

PHÉNOMÉNOLOGIE
DE L'ESPRIT

*Traduction, présentation, notes, chronologie,
bibliographie et annexes*
par
Jean-Pierre LEFEBVRE

GF Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, Paris, 2012
ISBN : 978-2-0812-5622-4

PRÉSENTATION

PRISES DE PAROLE

En reprenant dans un nouveau format et avec quelques modifications la traduction de la *Phénoménologie de l'esprit* que nous avons publiée en 1991, nous voudrions redire la conviction philosophique qui nous avait incité à ce travail : ce livre est le premier dans l'histoire de la pensée allemande, voire occidentale, où la langue de l'auteur joue un rôle aussi distinctif et décisif, et il convient de ne plus le traduire comme un *opus* écrit en langue morte, mais comme une œuvre de littérature philosophique parlée, avec le souci d'en préserver, au plus près du sens et des effets, l'économie et la fluidité singulières, ou si l'on veut, la rhétorique intrinsèque. Non point aux dépens de sa rigueur, mais en fonction même de la nature de celle-ci.

S'il avait fallu attendre plus de cent trente ans pour que ce chef-d'œuvre de la philosophie universelle fût traduit en français, c'était sans doute en raison de priorités concurrentes produites par l'histoire de la philosophie ou par la stratégie de ses acteurs, et parce qu'il présentait des difficultés majeures et certaines spécificités que les traducteurs des autres œuvres de Hegel ou de philosophes d'expression plus transparente, comme Kant ou Schopenhauer, avaient préféré ne pas affronter. La réputation d'auteur indéfectiblement *obscur* faite d'emblée en Allemagne à Hegel par ses contemporains autorisait donc *a priori*, voire encourageait les traducteurs de ses œuvres à recourir d'autant plus constamment aux procédés d'éclaircissement légués par la tradition dans le domaine philosophique : adoption d'un code lexical fixe, production de néologismes, introduction

d'éléments d'explication dans le cours du texte, traduction des démonstratifs par les groupes nominaux correspondants, usage répété de la note en bas de page, etc., tous procédés qui accroissent inévitablement le volume général du livre, allongent ou prolongent la lecture du texte, selon une stratégie du moindre mal.

On ne peut nier l'intérêt et le caractère naturel et rationnel de cette démarche, dès lors que la compréhension des énoncés de Hegel par le lecteur est à l'inverse ralentie bien souvent, y compris dans l'original, par des interrogations des lecteurs sur le sens des énoncés, et notamment sur les liens qu'il établit par des rappels pronominaux entre toutes ses propositions. Si l'auteur a toujours en tête le concept repris en aval par des pronoms, la continuité n'est pas aussi évidente et fluide pour le lecteur, *a fortiori* dans le cas des traductions, quand le système pronominal de sa langue est moins riche qu'en allemand. Ce qui est le cas du français comme des autres langues romanes : il n'a que deux genres, masculin et féminin, il n'a pas de déclinaisons, les possessifs ne différencient pas les possesseurs, et les rapprochements des mots dans l'espace y sont entravés par des agencements du discours moins plastiques.

L'irremplaçable apport de la première traduction française par Jean Hyppolite en 1939-1941 fut de prendre en considération ces difficultés. Non seulement elle fit découvrir la totalité du texte, après les travaux de Jean Wahl¹ et les cours d'Alexandre Kojève², mais elle en facilita l'analyse, y compris pour de nombreux lecteurs de langue allemande. Cet effet fut d'autant plus prégnant qu'elle fut suivie, peu après, d'un commentaire intégral de la *Phénoménologie* par son traducteur, qui est d'une clarté exemplaire³. Mais cette démarche produisait une *Phénoménologie* démunie de ce qui

1. Jean Wahl, *Le Malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel*, Paris, Rieder, 1929.

2. Alexandre Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel. Leçons sur la Phénoménologie de l'esprit professées de 1933 à 1939 à l'École des hautes études*, réunies et publiées par Raymond Queneau, Gallimard, 1947.

3. Jean Hyppolite, *Genèse et structure de la Phénoménologie de l'esprit*, Aubier, 1946, 2 vol.

était à la fois son mode d'expression et son principe moteur fondamental, pour des raisons qui tiennent d'une part aux conditions de sa genèse « précipitée », à certains égards largement orale, et d'autre part au projet philosophique de l'auteur, tel qu'il l'expose par exemple dans un prospectus rédigé pour un journal dont il était le rédacteur, en insistant *in coda* sur sa rupture volontaire avec la langue philosophique en usage :

Ce volume expose le savoir en devenir. La *Phénoménologie de l'esprit* doit venir prendre la place des explications psychologiques ou des discussions abstraites sur ce qui fonde le savoir. Elle examine la *préparation* à la science dans une perspective qui fait d'elle une science nouvelle, intéressante, la première science de la philosophie. Elle appréhende les différentes *figures* de l'esprit comme autant de *stations* du chemin par lequel celui-ci devient savoir pur ou esprit absolu. C'est pourquoi, dans les principales subdivisions de cette science – qui se redivisent chacune à leur tour en plusieurs autres –, elle examine la conscience, la conscience de soi, la raison observante et agissante, l'esprit proprement dit, en tant qu'esprit éthique, cultivé et moral, et finalement comme esprit religieux dans ses formes diverses. La richesse des manifestations de l'esprit, qui dans un premier temps se présente au regard comme un chaos, est disposée dans un ordre scientifique qui les expose selon leur nécessité, dans lequel les manifestations incomplètes se résolvent et passent dans des manifestations supérieures qui sont leur prochaine vérité. Elles trouvent d'abord la dernière vérité dans la religion, puis dans la science, en ce que celle-ci est le résultat du tout.

Dans la Préface, l'auteur s'explique sur ce qui lui semble être un besoin de la philosophie au point où elle en est aujourd'hui ; outre cela, sur le caractère prétentieux et sur la bêtise des formules philosophiques qui rabaissent présentement la philosophie ; enfin, sur ce qui est important chez elle et dans son étude.

Un *deuxième volume* contiendra le système de la logique comme philosophie spéculative, et des deux autres parties de la philosophie, les *sciences de la nature* et les sciences de l'esprit¹.

1. Prospectus vraisemblablement rédigé par Hegel pour les pages d'annonces de l'*Allgemeine Literatur Zeitung* du 25 novembre 1807 (Hegel, *Gesammelte Werke*, t. IX : *Phänomenologie des Geistes*, Hambourg, Felix Meiner Verlag, 1980, p. 446). Hegel était le rédacteur de ce journal.

Le culot de ces mots n'était pas le produit d'une intention publicitaire. Il touchait à la chose même, et à certains égards il venait de loin : d'un désir de prise de parole dans la philosophie, qui connut une longue genèse.

LES ANNÉES DE FORMATION

Dès les années d'études, Hegel a la réputation de ne pas parler pour ne rien dire¹. Il est issu d'une lignée de prédicateurs souabes et familier de la langue dominicale, mais c'est un taiseux qui rumine longtemps ce qu'il va raconter. Un bon élève, rapportent ses biographes, silencieux comme un vieillard, somnolent, léthargique, sautant d'une pensée à l'autre, désordonné, redoutant les *locationes* où l'on exhibait publiquement les actes et la valeur des élèves. Grand lecteur de Rousseau, réputé pour son goût du recopiage de notes de lectures, mauvais orateur – ses sermons étaient des désastres –, mais amateur de parties de whist, de poésie et d'œuvres d'art...

Au séminaire protestant de Tübingen, le fameux Stift, austère centre de formation à la prédication luthérienne, qui accueille les meilleurs élèves du Wurtemberg, Hegel est entouré de parleurs magnifiques : le jeune prodige Schelling, le solaire Hölderlin. Il n'a dans l'institution qu'un statut particulier de boursier extérieur, ayant été recruté parmi les étudiants de l'université de Tübingen, et non dans un petit séminaire protestant du *Land*. Mais, dans un premier temps,

1. Sur les débuts de Hegel, et plus généralement sur l'ensemble de sa vie et de son œuvre, on ne saurait trop recommander la lecture de *Vie de Hegel*, par Karl Rosenkranz, traduit de l'allemand, présenté et annoté par Pierre Osmo, Gallimard, «Bibliothèque de philosophie», 2004. La traduction contient par ailleurs une *Apologie de Hegel contre le docteur Haym* parue en 1858, quatorze ans après la biographie proprement dite. Karl Rosenkranz avait été l'étudiant, puis l'ami de Hegel, et possédait pour la rédaction de ses ouvrages un nombre important de manuscrits de son fonds posthume, qui ont disparu depuis. La *Vie de Hegel*, parue en 1844, constituait le point d'orgue de l'édition des œuvres de Hegel entreprise entre 1832 et 1845. La très longue présentation de Pierre Osmo est par ailleurs une bonne introduction à l'histoire de l'hégélianisme au XIX^e siècle.

il est moins philosophe et plus théologien que ses très remarquables condisciples : il ne lira Kant que deux ans après la sortie du Stift, en 1795. Il fait néanmoins partie de leur communauté idéaliste de jeunes contemporains de Bonaparte cherchant dans la philosophie le moyen de combattre l'orthodoxie religieuse étouffante et le despotisme politique oppressant. Leur enthousiasme pour la Révolution française est légendaire : ils lisent les journaux français, on les traite de jacobins. C'est avec ces anciens camarades du Stift qu'il participera, entre 1795 et 1796, à la rédaction du « Plus ancien programme systématique de l'idéalisme allemand », sorte de manifeste anonyme d'un projet de renouveau universel fondé sur le principe de la liberté radicale du sujet conscient de soi et sur l'efficacité politique de la poésie, voire de toute pratique esthétique. À en croire la légende dominante, Schelling en serait l'auteur (et de fait on croit souvent l'entendre parler à la première personne)¹, tandis que Hegel n'en serait que le copiste. Mais un certain nombre de thèses posées sommairement dans ce texte et leur corrélation systématique annoncent la substance originale de la *Phénoménologie* et quelques-uns de ses paradoxes, notamment l'idée d'une « mythologie de la raison »².

À cette première phase de brassage verbal, dont il ne subsiste que peu de traces écrites, succède pour Hegel, comme pour Hölderlin, une phase plus sociale que communautaire, marquée par l'entrée dans la vie active – ils sont tous deux précepteurs – et par une poursuite plus personnelle de la formation philosophique et scientifique. Il passe de l'internat au confort relatif de la maison individuelle, mais au prix d'une position servile dont il reste peut-être quelques souvenirs dans la célèbre dialectique du maître et de l'asservi. Son premier poste de précepteur est à Berne, en Suisse, dans la famille Steiger, où, malgré la charge d'enseignement assez

1. On parle aussi de Hölderlin.

2. Voir « Le plus ancien programme systématique de l'idéalisme allemand », in Friedrich Hölderlin, *Fragments de poétique*, édition bilingue de Jean-François Courtine, Imprimerie nationale, « La Salamandre », 2006, p. 163.

lourde, il accumule dès l'automne 1793 un nombre de lectures considérable (Grotius, Hobbes, Locke, Leibniz, Machiavel, Rousseau, Spinoza, Voltaire, Shaftesbury), et d'où il observe attentivement ce qui se passe en France, contraint qu'il est lui-même désormais non seulement de parler français, mais aussi de faire preuve de prudence politique, car son employeur est un notable bernois de première importance, très hostile à la Révolution française.

C'est dans ce contexte qu'il développe pendant ses heures de liberté une réflexion sur le sens et la spécificité du christianisme, qu'il couche par écrit et qui témoigne de sa première parole. Ces manuscrits n'ont été édités qu'en 1907, par Herman Nohl, sous le titre *Écrits théologiques de jeunesse*¹, mais, dès les années 1840, ils étaient finement présentés et commentés par Karl Rosenkranz, le premier biographe de Hegel, qui insistait sur la qualité de leur écriture, tout en constatant parfois des phases d'égarement ou de lourdeur. Ces textes intègrent sa première lecture de Kant, *La Religion dans les limites de la simple raison*, ainsi que de nombreux articles de son ex-condisciple Schelling. Hegel y sonde la question de la possibilité de l'apparition d'une religion, et met en place une première dialectique de la religion positive (déposée par l'histoire et la tradition) et de la religion naturelle ou rationnelle. Au sein de l'analyse historique du devenir du christianisme, des couples conceptuels se mettent en place, ainsi qu'un protosystème qui doit beaucoup à Kant et à l'idée que la religion ne peut se fonder que sur la moralité, dans le même temps que ses lectures historiques (Forster et Gibbon) l'incitent à poser les premiers jalons d'une périodisation de l'histoire universelle articulée sur des matières spéculatives ou des concepts. Il n'y a pas encore de « premier système », mais une « soupe primitive » du système, dans laquelle la part de la philosophie demeure relativement modeste.

Après ces trois années bernoises et un bref retour à Stuttgart, Hegel obtient par l'entremise de Hölderlin un second

1. Les deux essais y portent les titres *La Vie de Jésus* et *La Positivité de la religion chrétienne*.

poste de précepteur, dans la famille Gogel, à Francfort, où il prend ses fonctions en janvier 1797 et d'où il ne partira que quatre ans plus tard, âgé de trente ans, pour Iéna. Il y retrouve Hölderlin, qui se trouvait à Francfort depuis un an, et son ami Isaac Sinclair, personnage haut en couleur, futur auteur de l'essai *Vérité et certitude* (1811), et grand admirateur de la Révolution française. Les retrouvailles ont lieu dans une période agitée de l'histoire européenne, marquée par les initiatives de Bonaparte¹. Si Hegel continue, comme on dit, d'y taquiner la muse, Francfort, comme le souligne Karl Rosenkranz, est un séjour productif : c'est la ville du virage spéculatif, le lieu de naissance du système philosophique hégélien. Le début du séjour, en revanche, demeure occupé par des lectures politiques et par de nouvelles avancées dans la réflexion théologique. Hegel a toujours pris son temps...

Sur le plan politique, il s'intéresse de plus en plus, dans cette capitale du commerce et de la finance, où s'observe sur le terrain la distinction de la société civile et de l'État, aux questions pratiques du droit, de la propriété, de la punition des crimes, du rôle de l'Église et de l'État, en un mot à tout ce qui constituera le matériau de base de sa philosophie du droit ; et, dans la même période, il poursuit les lectures des textes de Kant sur ces questions, qu'il avait commencées à Berne – Kant est toujours vivant, et sa *Doctrine du droit* paraît en 1797. C'est dans le cadre de ces travaux qu'il met en place le concept de *Sittlichkeit*, l'« attitude éthique » (au sens grec du mot *ethos*)², qui plus tard fut associé par métonymie au système étatique et social fondé sur le « souci éthique » et devint le dernier moment de la philosophie hégélienne du droit, après le droit abstrait et la moralité subjective. Les visées proprement politiques de l'heure ne l'abandonnent pas : elles animent le long libelle de 1798, d'abord dédié au « peuple du Wurtemberg », sur la

1. À la fin de novembre 1797 s'ouvrit le congrès de Rastatt, consacrant la cession à la France de la rive gauche du Rhin.

2. Les principales notions évoquées dans cette Présentation font l'objet d'une définition plus précise dans le Glossaire donné en fin de volume.

situation politique du Wurtemberg, qui prolonge l'intervention engagée à Berne avec la traduction en allemand – et anonyme – des *Lettres confidentielles sur le pays de Vaud* de Jean-Jacques Cart¹. Par ailleurs, et corrélativement, il s'intéresse de près aux travaux d'économie politique, notamment à ceux du physiocrate Steuart (dont il retraduit un passage, assorti d'un commentaire) et d'Adam Smith, dont *La Richesse des nations* est parue dans une traduction allemande dès 1776.

Sur le plan théologique, Hegel à Francfort poursuit, ou plutôt reprend, entre 1799 et 1800, le travail engagé à Berne, ajoute une introduction à son texte sur la positivité de la religion chrétienne, et surtout rédige la longue étude intitulée *L'Esprit du christianisme et son destin*. La perspective y demeure celle du théologien, mais la production est de plus en plus spéculative : on a dit qu'il appliquait ici la dialectique fichtéenne, fondée sur l'illusion produite dans le sujet, au contenu historico-culturel des trois moments hellénique, chrétien et juif, mais en réalité la démarche phénoménologique était déjà à l'œuvre *in petto*, la conscience commune se substituant peu à peu au sujet transcendantal. Certes, certaines distinctions essentielles ne sont pas encore faites (entre « raison » et « entendement » par exemple), mais on voit déjà les différentes phases se structurer de l'intérieur, dans une sorte d'automouvement endogène qui rompt avec la projection « extérieure » de la morale kantienne dans l'histoire de Jésus.

Sur le plan spéculatif enfin, tout le travail fourni sur des objets et des thèmes particuliers (histoire, religion, économie, politique, etc.) exhibe peu à peu les prodromes d'une approche globale qui n'est pas encore le système hégélien, mais qui en constitue la base inductive. Hegel l'aurait

1. Ce pamphlet progressiste contre la domination du pays vaudois par l'oligarchie bernoise avait été publié à Paris en 1793. Hegel l'intitule *Vertrauliche Briefe über das vormalige staatsrechtliche Verhältnis des Waadtlandes zur Stadt Bern. Eine völlige Aufdeckung der ehemaligen Oligarchie des Standes Bern*. Quand il paraît en 1798, le pays de Vaud a été occupé par les troupes françaises du général Brune. Voir Jacques D'Hondt, *Hegel*, Calmann-Lévy, 1998, p. 141.

développée pour elle-même dans le cadre de l'étude consacrée à la religion dont il nous reste deux fragments publiés sous le titre *Systemfragment von 1800*¹. Pour faire court, on dira que le théologien y devient le philosophe en quête d'une unité immédiate du fini et de l'infini qui dépasse le mauvais infini – celui de l'entendement, qui n'est que la négation du fini – des trois modèles de cette unité envisagés tour à tour : le théisme abstrait, l'idéalisme de Fichte et le christianisme.

Dans une lettre datée du 2 novembre 1800², Hegel, momentanément dégagé des soucis matériels par l'héritage consécutif à la mort de son père en janvier 1799, fait part à Schelling, qui a fait une carrière académique éclair, de son projet de le rejoindre à l'université d'Iéna, après un bref détour par Bamberg («Je préférerais une ville catholique à une ville protestante. Je veux, une bonne fois, voir cette religion-là de près»). Dans la même lettre, il résume son chemin de vie intellectuelle : «La nécessité a voulu que je fusse poussé vers la science et que l'idéal de jeunesse se changeât du même coup en un système.» Mais il tempère cette inflexion en rappelant leur vieil idéal politique : «Je me demande à présent, tandis que j'en suis encore occupé, par quelle voie revenir à la vie des hommes pour avoir prise sur elle.»

VERS LA PHÉNOMÉNOLOGIE DE L'ESPRIT

Premières publications

Après Tübingen, Berne et Francfort, la dernière cité de genèse de la *Phénoménologie* fut donc Iéna, où il emménagea d'abord chez Schelling, en janvier 1801. Dans cette petite ville de Thuringe en relative décadence, le nombre d'étudiants était passé, en une dizaine d'années, de près de

1. *Gesammelte Werke*, t. I : *Frühe Schriften*, Hambourg, Felix Meiner Verlag, 1989, p. 419-427. Ces pages ont également été publiées par Herman Nohl dans les *Theologische Jugendschriften*. Elles sont datées par Karl Rosenkranz du 14 septembre 1800.

2. Citée par Karl Rosenkranz, *Vie de Hegel*, *op. cit.*, p. 266.

neuf cents à moins de deux cents, après les heures de gloire de la fin du XVIII^e siècle, quand Fichte, en pleine phase jacobine – expédié depuis à Berlin après avoir été accusé d'athéisme – y fascinait la jeunesse intellectuelle du pays : les romantiques s'étaient dispersés, l'*Athenäum* des frères Schlegel avait cessé de paraître, Novalis était mort, et même Schelling n'intéressait plus grand monde. Les regards se tournaient vers la Bavière catholique, bientôt alliée durablement, par la paix de Paris, à la France consulaire.

À Iéna, Hegel commence par payer sa dette morale et philosophique à l'égard de Schelling, en rédigeant dès juillet sa première véritable publication : *La Différence entre les systèmes philosophiques de Fichte et de Schelling*¹. Cette fois, il prend la parole publiquement en son nom. L'étude, d'une centaine de pages, est composée de trois parties : le premier tiers aborde un certain nombre de questions philosophiques générales (les systèmes philosophiques vus dans l'histoire, la réflexion comme instrument pour philosopher, les rapports entre la spéculation et le bon sens), le deuxième est un exposé assez long de la philosophie de Fichte, le troisième enfin est consacré à l'examen proprement dit de la différence de celle-ci d'avec la philosophie de Schelling. Le prétexte de l'examen était une réfutation des positions des philosophes contemporains Karl Leonhard Reinhold (qui considérait les positions de Fichte et de Schelling comme identiques) et Christoph Gottfried Bardili. L'essai s'adressait à des initiés, et principalement à ceux qui avaient lu le *Système de l'idéalisme transcendantal* de Schelling. Le texte était si obscur que Schelling crut devoir s'excuser auprès de Fichte en se dégageant de toute responsabilité. Peut-être y avait-il lui-même perçu les prodromes d'une « différence entre le système philosophique de Schelling et le système en gestation de Hegel », et notamment, à travers l'emploi apparent du même concept, une première critique par Hegel de l'intuition schellingienne de l'absolu.

1. Traduction française par Marcel Méry, avec une longue introduction et des notes, dans un volume intitulé *Premières publications* (qui contient aussi l'article « Foi et savoir »), Gap, Ophrys, 1964.

Parallèlement à cette prise de parole décisive, qui lui faisait brasser l'histoire de la philosophie, Hegel rédigea au cours de l'été 1801 sa dissertation d'habilitation intitulée *Sur les orbites des planètes*, pamphlet antinewtonien truffé d'erreurs qui dut sans doute d'être validé au soutien de la clique des Wurtembergeois. Mais il ajouta pour la soutenance un ensemble de douze thèses (en latin), de nature plus générale, qui connotent indéniablement le système en gestation. La première thèse pose ainsi que « la contradiction est la règle du vrai, la non-contradiction celle du faux ». La deuxième, que « le syllogisme est le principe de l'Idéalisme ». La sixième, que « l'idée est la synthèse de l'infini et du fini et [que] toute philosophie est dans les idées¹ ». On n'a malheureusement pas gardé les minutes de la soutenance...

Les deux années suivantes (1802-1803) furent plus largement encore occupées par le travail d'acquisition d'une écriture publique propre, dans un champ un peu plus vaste, par le moyen d'une revue philosophique², dont Hegel et Schelling étaient les deux seuls rédacteurs. Il semble, selon Karl Rosenkranz, que, dans la destinée de ce *Journal critique de philosophie*, Hegel ait été plus actif et présent que Schelling, qui publiait parallèlement sa *Revue de physique spéculative*, et pour qui, deux ans après la publication du *Système de l'idéalisme transcendantal*, la manifestation publique par l'écriture était déjà une vieille histoire.

Les six livraisons du *Journal critique de philosophie* parurent à Tübingen, chez Cotta. La revue se proposait de faire barrage « aux ravages de la non-philosophie ». Les articles étaient édités sans nom d'auteur. Hegel y publia, entre autres textes moins connus, l'étude « *Glauben und Wissen* » (« Foi et savoir », ou plus exactement « Croyance et savoir³ »), qui le fit travailler intensément sur des œuvres

1. Thèses citées par Karl Rosenkranz, *Vie de Hegel*, *op. cit.*, p. 282.

2. *Kritisches Journal der Philosophie*, revue de philosophie publiée à Tübingen, qui paraît en six livraisons, entre janvier 1802 et mars 1803. Repris in Hegel, *Gesammelte Werke*, t. IV : *Jenaer Kritische Schriften*, Hambourg, Felix Meiner Verlag, 1968.

3. Voir Hegel, *Premières publications*, *op. cit.*, p. 190-298.

de Kant, Jacobi et Fichte, ainsi que l'article intitulé « Des manières de traiter scientifiquement du droit naturel, sa place dans la philosophie pratique, et son rapport aux sciences positives du droit ¹ », où l'on trouve un passage particulièrement intéressant sur la notion de *Sittlichkeit* et son horizon sémantique propre ². Hegel y appliquait les catégories de Schelling (identité absolue de la nature et de l'esprit, du sujet et de l'objet, du monde idéal et du monde réel) à un objet dont ce dernier s'était peu préoccupé, et y construisait une pensée de l'État déjà grosse de ce que serait plus tard sa philosophie du droit. Le journal avait commencé ses publications par une étude de Hegel sur l'essence de la critique philosophique et son rapport « avec le présent de la philosophie en particulier », dans laquelle l'idée centrale du mouvement phénoménal de la philosophie était déjà au cœur de la réflexion, idée centrale qui explique que, dans son rapport aux philosophies d'autrui, Hegel adopte la stratégie qui consiste à laisser parler jusqu'à épuisement de ses propres contradictions la philosophie qu'il entend non seulement critiquer, mais aussi traiter comme un symptôme phénoménal partiel, prenant place dans un mouvement d'ensemble. C'est ce qu'il appelait « se placer dans l'horizon de l'adversaire ».

Dans tous ces textes se dessine en creux, malgré la référence positive à Schelling et à sa pensée d'une supériorité esthétique-religieuse de l'infini, une position philosophique propre à Hegel, certes libéré du subjectivisme fichtéen par la « philosophie de la nature » de Schelling, mais se libérant aussi de la philosophie de l'identité de Schelling, notamment par l'idée, pour lui de plus en plus centrale et de moins en moins schellingienne, que l'essence contient toujours en elle la différence, que l'absolu est identité de l'identité et de la non-identité, et que la forme (autre nom de la négation) est essentielle – toutes positions qui prendront dans la *Phénoménologie* un tour plus polémique et signifieront une rupture. La thèse centrale de Schelling, selon qui on peut sortir

1. Traduction française par Bernard Bourgeois, Vrin, 1972.

2. Voir Karl Rosenkranz, *Vie de Hegel*, op. cit., p. 307.

de la finitude et réintroduire le fini (la nature) dans l'absolu, débouchait en fait pour Hegel sur la fin de la philosophie, au bénéfice de l'art et de la religion. Et, sur un plan plus spécifique, l'intuition intellectuelle productrice du Moi absolu chez Schelling fermait la porte à la notion de processus dialectique, Hegel faisant surgir la nécessité de la philosophie du contenu propre de l'histoire (comme non-philosophie), sans passer par la médiation des philosophies successives.

Ces travaux, enfin, étaient autant d'occasions d'exercer sa plume, y compris dans le registre polémique ou humoristique, et l'on retrouve un certain nombre de traces de ces exercices (sur le porte-plume de Krug, sur le scepticisme, sur Jacobi, etc.) dans la *Phénoménologie*, tant du point de vue du contenu que pour ce qui commence à être un style propre, si l'on songe par exemple aux péréoraisons humoristiques de la Préface et de l'Introduction ou du chapitre II sur la perception. On note enfin que Hegel n'hésitait pas à critiquer des figures bien connues de la scène intellectuelle de l'époque, en particulier Jacobi et à travers lui Herder, ainsi que Schleiermacher.

L'apport de l'enseignement

Mais l'apprentissage n'était pas épuisé par toutes ces publications. Parallèlement à ses premières expérimentations de la parole publique, une autre école s'ouvrait à sa parole : celle des cours dispensés aux étudiants d'Iéna, appuyés sur des notes personnelles qui, tel le manuscrit publié ultérieurement sous le titre *Système de la vie éthique*, pouvaient atteindre aux dimensions d'un ouvrage, et dans lesquels la procédure d'affranchissement de la tutelle schellingienne se déployait plus librement. On n'entrera pas ici dans la difficile et périlleuse reconstruction du chemin réflexif qui passe, d'un semestre à l'autre, par plusieurs champs programmatiques dont on possède la liste et certaines versions, éditées à partir des notes de Hegel. Cette période importante fut en partie déterminée par la situation créée en mai 1803 par le départ de Schelling : Hegel se

retrouvait à Iéna en charge de la philosophie de l'identité, ou de la nature, bref de tout ce qu'il était réputé avoir partagé avec lui. Karl Rosenkranz caractérise explicitement la phase qui précède la *Phénoménologie* proprement dite – soit les années 1801-1806 – par l'incidence de l'enseignement sur la production du système philosophique, dont la *Phénoménologie* est au départ un élément préparatoire. Il intitule le chapitre de la biographie de Hegel correspondant à cette période « Modification didactique du système », titre qui prend aussi en considération l'évolution propre de la langue philosophique de Hegel, conscient désormais qu'il lui fallait une « présentation plus populaire », s'il ne voulait pas rester enfermé dans la réputation de spéculateur abscons qu'on commençait à lui faire. Mais il faut bien comprendre le phénomène que Rosenkranz désigne par là ; ce n'est pas seulement la forme, le mode d'expression qui se rend populaire, indépendamment d'une structure et d'un contenu réflexif préexistants : « La terminologie se transformait aussi dans les détails particuliers¹. » Un ensemble de tournures et de concepts favorisés se mettent en place, qui deviendront le lexique de Hegel, et dont Rosenkranz souligne le rapport immédiat avec « une élaboration autant que possible complète dans la *langue maternelle*² ». Il cite ensuite un texte, malheureusement perdu, dans lequel Hegel aborde la question de la langue philosophique :

Pour fixer les concepts, il existe un moyen qui, pour une part, remplit son but, mais qui peut être aussi plus dangereux que le mal de l'absence de concepts lui-même, à savoir la terminologie philosophique, les mots constitués dans ce but à partir de langues étrangères, à partir du latin et du grec. Je ne sais comment il se fait, par exemple, que l'expression *quantitativer Unterschied*³ [différence quantitative] paraisse tenir plus solidement que lorsque nous disons *Größenunterschied* [différence de grandeur]. Il appartient proprement à la plus haute culture du peuple *de tout dire dans sa langue*. [...]

1. *Vie de Hegel*, op. cit., p. 311.

2. *Ibid.*, p. 315.

3. L'une des plus caractéristiques du vocabulaire philosophique de Schelling.

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHPN000468.N001
Dépôt légal : mars 2012

Extrait de la publication